



Éducation, la contribution de la diplomatie

Monseigneur .....

Excellences, Mesdames et Messieurs,

Je voudrais tout d'abord remercier les organisateurs de ce Forum, et tout spécialement Monseigneur Francesco Follo, pour cette invitation.

Monsignore, la ringrazio ancora una volta, non solo di questo invito che mi onora, ma soprattutto di tutti questi scambi intellettuali e no che abbiamo avuto durante gli ultimi due anni in questa nostra casa comune che fu per me la UNESCO.

J'ai reçu une lettre, de Monseigneur Follo justement, d'après laquelle je devrais intervenir au sujet de l'éducation par rapport à la diplomatie. Sur « la contribution de la diplomatie », plus précisément. « Vaste programme », aurait dit le Général. Déjà, penser l'éducation est en quelque sorte un exploit. Souvenez-vous seulement de toutes les pompeuses « réformes » annoncées et mises en marche au fil du temps, dans plusieurs de nos pays en Europe notamment, et de leurs résultats dans la plupart des cas tristement mitigés. Et cela sans oublier les exceptions qui renforcent la règle, comme on dit. Y ajouter la diplomatie pourrait en constituer une complication de plus, à moins que... Voilà, mettons un peu les choses dans l'ordre.

Le lieu, d'abord. Ce colloque se déroule dans l'UNESCO, une Organisation où la diplomatie joue un rôle primordial au niveau international et à une très grande échelle. N'oublions pas : il y a ici 196 pays membres, ce qui veut dire des gens de toute culture, de toute religion, de toute obédience, de toute tradition. Mais ce colloque porte surtout l'empreinte de la foi chrétienne et il arrive que j'ai lu quelque part, sur un des papiers que j'ai reçus, une phrase qui, j'avoue, m'a un peu étonnée par son angélisme : « Vivre ensemble pour une civilisation de l'amour ». Or, ce que nous vivons ensemble actuellement n'est autre qu'une violence inouïe qui se repend chaque jour ; une haine et un fanatisme qui sont la négation de toute éducation et de toute culture ; quelque chose comme un retour de guerres de religion qui pourtant témoigne d'un nihilisme absolu étranger à toute transcendance religieuse. À côté il y a la violence virtuelle elle aussi mondialisée. La « mondialisation » fait que nous nous tenons au courant de toute atrocité à la minute presque qu'elle se déclenche, tandis que la technique qui gère notre quotidien, la mobilité extraordinaire des êtres et de l'information de tout acabit, les distances qui ne le sont plus, et le temps qui se manifeste en termes de vitesse – vers quoi ? – rend tout concept d'éducation non pour l'amour mais pour la paix, au sens pragmatique dont on en parle à l'UNESCO, de plus en plus problématique. Pourtant, c'est pour cela peut-être que l'éducation reste toujours si importante et que la diplomatie pourrait y jouer un rôle.

La diplomatie alors. Nous sommes ici en un lieu de diplomatie par excellence. En faisant l'approche de ces deux concepts, de l'éducation et de la diplomatie, nous sous-entendons par cette affiliation volontaire et volontariste un désir pour aboutir à un résultat concret et positif : si la diplomatie s'y met et l'éducation se conforme à des règles de paix, de fraternité, de conciliation etc. même une « civilisation de l'amour » n'est pas à exclure d'emblée. Mais comment ? L'UNESCO essaye de répondre par plusieurs initiatives et actions, telles ce Programme d'action pour une culture de paix et de la non-violence, dont les mots-clefs – assez angéliques eux-mêmes – sont bien connus et se trouvent dans des brochures très bien rédigées et instructives. Vous y trouverez l'encouragement de la réflexivité interne, le renforcement de la capacité à vivre ensemble de manière conviviale, l'appel à l'aptitude à changer d'horizons culturels etc., tout cela basé entre autres sur la force de persuasion de l'éducation, de la culture, des sciences, de la communication et de l'information. Il y va de la violence à l'école qui souvent prélude toute autre violence, du patrimoine comme outil de l'édification de la paix, de la diplomatie scientifique et culturelle, ainsi que de maintes autres idées et projets dans cette même direction. En outre, l'UNESCO a élaboré une « Stratégie pour l'éducation » par laquelle se mettent en exergue des concepts comme « le développement durable », l' « éducation à la citoyenneté mondiale » et l' « égalité et le droit à l'éducation ». E deux mots, l'égalité des êtres humains dans leur ensemble. Qui pourrait ne pas être d'accord ? Et ce n'est pas que l'UNESCO qui s'engage à cette diplomatie de la paix. Les Nations Unies se sont souvent concentrés sur le même argument, tandis qu'au niveau européen il existe des programmes éducatifs qu'on pourrait très bien attribuer à une diplomatie de succès : le programme « Erasmus » p.ex. qui a offert une occasion unique à des milliers de jeunes Européens de circuler, d'étudier en dehors de leurs pays et de se connaître. Sans oublier le IBE, le Bureau International d'Éducation à Genève et autres institutions de ce genre. Dernière initiative internationale d'envergure étant le Forum International pour l'Education le mois dernier en Corée. Tout cela est aussi une affaire de la diplomatie, d'une certaine diplomatie subtile, culturelle et hautement politique en même temps. Cette diplomatie est à même, par le biais de l'éducation, de œuvrer pour que le plus grand nombre d'individus puissent avoir accès à l'éducation mais aussi pour combattre la pauvreté à travers l'éducation et garantir un développement durable. En plus elle contribue à suggérer, sinon imposer une culture de conciliation et procéder aussi à des accords au niveau international. Tout en tenant compte du fait que l'éducation reste toujours une affaire de subsidiarité même dans le sein de l'U.E.

Éduquer donc. Qui et comment ? D'abord, que signifie vraiment le mot ? Dans ma propre langue ancestrale, et actuelle aussi, nous avons deux mots distincts qui pourraient être traduits par le mot éducation : παιδεία et εκπαίδευσις, les deux dérivant du verbe παιδεύω, εκπαιδεύω (d'où la propédeutique) qui signifie éduquer et qui se réfère au παις, l'enfant, la παιδεία étant plutôt le résultat de l'éducation, un aboutissement et une conquête. Flaubert disait que « la vie doit être une éducation incessante ». Cela rejoint quelque peu cette angoisse spécifique très moderne – et d'ordre plutôt économique – de l'éducation permanente dont on parle tout le temps. Sauf qu'en disant cela Flaubert restait, il me semble, beaucoup plus proche de la sagesse de Socrate affirmant que la seule connaissance qu' il détenait était celle ne rien connaître, plutôt que cet acharnement d'apprentissage permanent aux fins pratiques dans le sein de sociétés qui s'appauvrissent de plus en plus tout en se perfectionnant en technologie et science. Nous avons appris à « googler » à tout instant et nous nous leurrons à l'idée que par là nous obtenons de réponses. Et voilà qu'avant toute bonne intention et toute parole de la diplomatie, la question originale s'impose une fois de plus. Oui, éduquer à la paix, à l'acceptation de la diversité etc., mais toutes ces idées par quel et sur quel enseignement de base se consolident ?

Des grands esprits se sont exprimés sur l'éducation en développant des systèmes et des théories qui ont marqué nos sociétés au cours des siècles. Mais une certitude une, absolue, qui ne soit pas tôt ou tard mise en question, n'a jamais vu le jour. Tant mieux pourrait-on dire.

Tant mieux, oui. Sauf que, de nos jours, nous assistons à une tendance éducative qui nous impose un certain questionnement. Pour pouvoir respecter, vivre ensemble, voire aimer l'autre, sa culture, sa tradition, il faut aussi être conscient du poids de sa propre culture et de sa propre tradition. En Europe – peut-être ailleurs aussi – nous assistons à un phénomène d'appauvrissement culturel malgré les grandes paroles lancées à droite et à gauche. Il y a une tendance de mettre de côté ce qu'on appelle les « humanités », parce que tout ce qui a formé l'esprit de notre monde, la philosophie, la grande poésie, la grande littérature, et au fond du tableau les « langues mortes », apparemment ne correspond pas aux termes à la mode tels la « rentabilité », le « profit », la « concurrence », l'éducation « liée au marché du travail » ou à l' « usine », comme on disait il y a quelque temps. Nous parlons tous, et chacun dans sa propre langue, par des abréviations souvent incompréhensibles aux non initiés, ou bien par des jeux de mots creux ou par des anglicismes tordus. La pensée spéculative fait défaut en faveur d'une spéculation très précise, de caractère économique toujours, et la « spécialisation » est érigée en mot d'ordre de notre époque. En vue du « profit » toujours. Un comédien britannique, disparu, disait à ce propos : « Aujourd'hui tout le monde est spécialiste. Chacun en sait de plus en plus sur un domaine de plus en plus restreint. Un jour, quelqu'un finira par tout savoir sur rien ». Certainement, nous ne pouvons pas lutter contre l'époque, ce *Zeitgeist* qui nous submerge, et d'ailleurs il ne serait pas pertinent. Les Stoïques conseillaient de se ranger par rapport à l'air du temps mais cela ne signifie nullement éradiquer toute la tradition et l'enseignement humaniste qui nous parvient de l'aube de notre histoire commune, notre tradition spirituelle commune, tous ces éléments qui ont tissé notre âme et qui constituent le fondement de notre monde. Vu que nous sommes aujourd'hui sous une égide assez religieuse, j'aurais pu avoir recours à des paroles saintes, comme par exemple : « Et que sert-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme ? » (parole d'Évangile) mais je peux très bien me limiter à Pascal quand il dit :

« Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main, est-ce le bras, est-ce la chair, est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel ».

Je crois plutôt que Pascal ne se referait pas aux plaisirs bas d'une vie basse mais surtout à certains plaisirs de haut vol de l'intellect, pas forcément vertueux d'emblée mais beaucoup plus vivifiant que le cours quotidien de la Bourse. Il s'agit là d'une conviction et d'une certaine idée sur l'éducation – qui n'exclut pas le pratique, l'économique, le technique, le strictement scientifique. Par contre elle peut l'accompagner en élucidant sa plus profonde nature, si nous voulons que l'éducation s'humanise à des buts humanitaires aussi. En cela la diplomatie ne peut pas grand-chose : ailleurs se situent les centres de décision.

En feuilletant le Larousse du XXe siècle (daté de 1930), j'ai lu sous le mot diplomatie que « les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone diminuent chaque jour le rôle des diplomates ». Va savoir pour le reste.

Katerina Daskalaki  
Ambassadeur  
Déléguée Permanente de Grèce auprès de l'UNESCO

Paris, le 3 juin 2015